



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

20 | 2007
Varia

JOHNSTON Sarah Iles, STRUCK Peter T. (éds), Mantikê. Studies in Ancient Divination

Pierre Bonnechere



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/374>

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Pierre Bonnechere, « JOHNSTON Sarah Iles, STRUCK Peter T. (éds), Mantikê. Studies in Ancient Divination », *Kernos* [En ligne], 20 | 2007, mis en ligne le 18 juin 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/374>

Kernos

Un article de E. Suárez de la Torre propose une synthèse sur les formes et fonctions du phénomène prophétique et divinatoire depuis la Grèce classique jusqu'à l'Antiquité tardive. L'article est complété par un appendice comprenant les textes grecs (sans traduction) importants sur lesquels se fonde l'analyse. A. Bernabé propose un ample examen critique de la tradition orphique couvrant la même période. Suit une contribution d'A. Pérez Jiménez sur les prescriptions astrologiques relatives à la praxis religieuse dans le monde gréco-romain. Dans son « Pregare Ialdabaoth », A. Mastrocinque fournit une belle synthèse sur les problèmes liés aux pratiques et aux croyances magiques, et leur lien avec la religion. C'est au prophétisme des premiers chrétiens qu'est consacrée la contribution de Giovanni Filoramo, soulignant sa fonction de structuration de leur identité communautaire. La contribution de Giulia Sfameni Gasparro a pour objet l'activité du plus célèbre *theios anēr*, Apollonius de Tyane. Quant à M. Monaca, elle propose un article de synthèse sur les révélations des Sibylles. Augusto Cosentino confronte brièvement deux « mages illusionistes », Anaxilaos de Larissa et Marc le Mage. Finalement, E. Sanzi analyse un papyrus magique (PGM V, 1-53) dans lequel est fait référence à Mithra.

Si les différentes contributions sont parfois inégales en ce qui concerne leur apport original pour la recherche, le volume, qui mêle articles de synthèse et études plus spécialisées, présente dans son ensemble une belle cohérence thématique. Le livre, au prix extrêmement abordable, est à recommander à tous ceux qu'intéressent les diverses manifestations du phénomène prophétique dans l'Antiquité.

Aude Busine
(FNRS - Université libre de Bruxelles)

JOHNSTON Sarah Iles, STRUCK Peter T. (éds), *Mantiké. Studies in Ancient Divination*, Leiden, Brill, 2005. 1 vol. 16 × 24,5 cm, 322 p. (*Religions in the Graeco-Roman World*, 155). ISBN : 90-04-14497-8.

Confinée à quelques contributions isolées depuis les années 70, voilà que la divination connaît le début d'un solide renouveau. Depuis 2000, entre autres, l'*Histoire de la divination dans l'antiquité* de Bouché-Leclercq a été rééditée, les dossiers de l'implication politique des oracles et de la cléromancie ont été rouverts, les oracles d'Apollon en Asie mineure, de Trophonios et d'Amphiaraos ont été analysés, et les tablettes déjà publiées de Dodone viennent enfin d'être proprement éditées³. Le présent volume, en fait les actes d'un colloque à l'Université de Pennsylvanie en 2001, est donc le bienvenu.

Dans l'introduction, S. Johnston retrace l'histoire de la mantique depuis Bouché-Leclercq, réservant une place de choix à l'ouvrage collectif de J.-P. Vernant en 1974, *Divination et rationalité*, qui s'intéressait moins aux données factuelles qu'au système rationnel fondant la divination, et à la place que la société antique lui réservait. Il fallut toutefois attendre vingt ans pour que ces brillants essais portent fruit. Pourquoi maintenant la divination n'a-t-elle pas bénéficié d'un engouement comme la magie? Il y eut certes la publication avortée, due à la mort de S. Eitrem, du 3^e volume du *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft: Magie und Mantik* et qui aurait fait contrepoids aux deux volumes de M.P. Nilsson, peu intéressé à ces matières. Mais surtout, selon Johnston, dans le spectre qui va de la religion grecque à la magie, la divination s'est toujours trouvée entre deux chaises, ni ration-

³ A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, préface de S. Georgoudi, Grenoble, 2003; H. Bowden, *Classical Athens and the Delphic Oracle*, Cambridge, 2005; F. CORDANO & C. GROTANELLI (éds), *Sorteggio pubblico e cleromanzia dall'antichità all'età moderna*, Milan, 2001; A. BUSINE, *Paroles d'Apollon*, Leyde/Boston, 2005; P. BONNECHERE, *Trophonios de Lébadée*, Leyde/Boston, 2003; P. SINEUX, *Amphiaraos*, Paris, 2007; É. LHÔTE, *Les lamelles oraculaires de Dodone*, Genève, 2006.

nelle ni irrationnelle en tout. Et comme les anthropologues, pour les sociétés primitives menacées par l'occident, réservèrent leurs élaborations théoriques au seul domaine de la magie, les classicistes auraient manqué des repères théoriques nécessaires. J'ajouterai, rapidement, quelques éléments : il y a aussi ce malaise inavouable suscité par la rencontre entre une pratique étiquetée comme irrationnelle par les modernes mais omniprésente dans la Grèce que les mêmes modernes ont dépeinte comme le phare de la rationalité. Et omniprésente non seulement chez les devins de bas étage, mais aussi chez Platon et en fait des Présocratiques aux Néoplatoniciens. « Divination grecque » relevait, quelque part, pour l'esprit positiviste, de la *contradictio in terminis* et le problème passa aux oubliettes quand la magie, dont on fit faussement la croyance du *vulgus*, finit, elle, par sortir de l'ombre. Autre point : les textes littéraires ne permettent presque jamais de décider si un oracle est authentique ou *post eventum*, impasse qui fut fatale aux historiens, car crédules et sceptiques campent sur leurs positions pour l'éternité. De plus, Bouché-Leclercq favorisa un réel parti pris pour la divination inspirée, plus proche de la révélation judéo-chrétienne. La divination inductive, elle, apparut comme représentative de cette superstition à laquelle les Grecs auraient arraché l'humanité, et bien que présente à toutes les pages de tous les textes antiques, elle fut ostracisée. En ce qui a trait aux élaborations théoriques, je souscris à l'analyse de Johnston, mais l'antiquité n'a jamais manqué de grands capitaines, ' Cumont, Nock, Festugière, Burkert, Vernant, ' et peut-être la divination n'a-t-elle pas eu la chance de trouver son apôtre moderne. L'ampleur de la tâche a de quoi faire blémir, car on ne sait où commencer : le grand problème reste que, Delphes mis à part, nous manquons d'études approfondies sur les *manteia*, les devins, les pratiques oraculaires et les mentalités, ce qui nuit aux approfondissements et aux recoupements, et plus encore aux comparaisons avec les autres cultures. L'introduction se clôt sur d'instructives remarques à propos des neuf articles, d'inégale ampleur mais tous de bonne qualité, composant ce recueil.

W. Burkert souligne combien la divination ne doit plus être vue comme irrationnelle, mais bien comme un moyen (« désespéré ») d'imposer une rationalité là où la raison y est impuissante. La classification des signes mantiques procède par l'expérience et l'intelligence, comme toutes les autres, des plus banales (vie quotidienne) aux plus élaborées (philosophie et médecine), avec cette différence que les signes sont envoyés directement par les dieux, révélés par une personne qui en sait plus et dont la tradition religieuse garantit la crédibilité. Par ailleurs, la foi n'empêche pas le scepticisme ni l'empirisme, ni les velléités de contrôler des oracles par divers moyens. Dernier paradoxe relevé : face aux sanctuaires alignés sur la tradition, certains devins inspiraient une peur certaine au pouvoir en place, qui ne pouvait se passer de leurs services. Le danger était d'autant plus grand avec les illuminés charismatiques, tel l'Eunous de la révolte servile en Sicile.

F. Graf donne une analyse de la bonne douzaine d'oracles par astragales de l'ouest anatolien au II^e ap. J.-C. Le consultant trouvait dans une inscription de 56 oracles celui qui correspondait à son coup de dés. L'intérêt de ces textes, axés sur les affaires mais pas exclusivement, est que les oracles semblent établis par Apollon alors que chaque phrase se trouve sous l'invocation d'une divinité particulière. Une analyse sémiotique décevante oblige l'A. à se rabattre sur l'influence de chaque dieu particulier qui guide le lancer et son résultat. Le fait que ces oracles soient placés, sur l'agora ou à proximité, sous l'aile d'Hermès s'explique par le caractère du dieu, à la fois garant du commerce et maître du hasard. Ceci rappelle aussi un autre aspect d'Hermès, le contact entre les mondes humain et divin : un coup de dés est un moment où les deux mondes communiquent.

Dans le corpus des sorts chrétiens, W. Klingshirn s'intéresse aux *Sortes Sangallenses*, originaires de Gaule, dont la dernière copie date de 600 après J.-C. Une liste de questions préétablies, aujourd'hui perdue, donnait accès à la réponse du dieu parmi 525 oracles,

répartis de façon à ce qu'une même question puisse renvoyer à plusieurs réponses. Se référant à dieu à la 3^e personne, le devin était le dépositaire de l'autorité mantique, et créait ainsi son propre outil de travail en optant pour telle ou telle solution. Klingshirn a raison d'insister sur le caractère émotif du lien qui se crée entre le consultant et le devin (pas nécessairement malhonnête), qui s'efforçait de voir avec son client comment parvenir au résultat annoncé. Le contenu de ces sorts oscille entre l'esprit de codes de lois adaptés du droit romain dans les royaumes barbares, axé sur l'intérêt personnel, et celui des conciles gaulois aux V^e et VI^e s., axé sur l'Église et désireux notamment d'enlever aux prêtres le pouvoir divinatoire. Leur essence trop romaine les aurait condamnés à ne pouvoir s'adapter aux conditions politico-sociales du haut moyen âge.

C. Grotanelli s'attaque à deux cas de fraude divinatoire par les sorts. Apulée (*Âne d'or*) montre de faux dévots de la Déesse syrienne qui, pour n'importe quelle question, ressortaient une unique réponse qu'ils interprétaient à l'infini. Apulée rejoint l'avis de Quintus dans le *De divinatione* et rejette l'utilisation malhonnête du procédé sans en remettre en cause sa validité intrinsèque, quand Cicéron est incrédule. Ensuite, en analysant quelques sorts très ambigus conservés par l'épigraphie, l'A. fait revivre un extrait de Plaute (?) chez Aulu-Gelle : le sort place le consultant face à un dilemme atroce. L'analyse est fine, mais je n'irais pas jusqu'à prétendre que certains oracles par les sorts se payaient la tête de leurs clients, leur gagne-pain. J'y verrais plutôt un jeu d'esprit sur l'ambiguïté des sorts.

Dans la foulée de son PhD et plongeant dans la critique littéraire, P. Struck s'inscrit dans la même veine quand il présente, par le biais de l'*ainigma*, les interprètes allégoristes des poèmes orphiques (papyrus de Derveni) et homériques dans la droite ligne des interprètes oraculaires : tous prennent comme axiome que le texte qu'ils ont reçu recèle des vérités cachées qu'il faut découvrir. S'ils ne procèdent pas toujours de la même manière, ni avec le même but, leur proximité est indéniable. Cette lecture ouvre enfin une nouvelle piste sérieuse pour analyser le lien omniprésent dans l'antiquité entre poésie et prophétie.

J. Dillery s'intéresse au chresmologue, qui cite des oracles déjà rendus, et au *mantis*, qui interprète les signes sur le moment. Il s'attache à définir le rôle et l'évolution de ces deux personnages, parfois confondus, depuis l'épopée jusqu'au IV^e s. L'enquête met en relief des situations contradictoires, sans parler des origines sociales et ethniques, ou des prétentions généalogiques : devin héroïque qui accepte de mourir, devin qui monnaie cher sa science auprès des élites, devin itinérant qui sonne à la porte des riches, devin davantage incorporé à un système étatique, lequel cherche à contrôler cette autorité à la fois indépendante et nécessaire. On voit aussi passer la divination du monde oral à celui de l'écriture, un passage progressif qui permet, entre le prononcé de l'oracle et son application, une intervention humaine susceptible d'en modifier le sens. L'analyse est très intéressante, mais elle me semble accorder trop de véracité aux oracles d'Hérodote appelés en renfort pour définir chresmologues et devins du VI^e, lesquels me semblent définitivement hors de notre portée historique.

Pour D. Frankfurter, la mantique de l'Égypte impériale est liée aux sanctuaires, dont l'autorité est établie par la tradition, mais une tradition qui leur permet d'innover ou de multiplier les techniques mantiques dans l'orbite d'un même culte : le clergé, en quelque sorte, soumet la tradition à des développements contrôlés et qui permettent l'adaptation à des conditions socio-religieuses en mutation. L'étude de Bès à Abydos à l'époque romaine, puis celle des activités mantiques de saint Collouthos chez les Coptes d'Antinoé font de cet article un des plus réussis : clair, tranchant, intelligent. Je suis prêt à affirmer que ce modèle pourrait être transposé dans d'autres régions du monde antique.

C. Faraone offre une vision neuve de la nécromancie, dont l'usage aurait été répandu en Grèce pour n'être déconsidéré qu'à la période romaine, et interdit au IV^e ap. J.-C. : les

magiciens des *PGM* auraient alors recouru, surtout dans les rubriques mais aussi dans le texte, à des métaphores pour masquer leurs pratiques aux yeux des autorités impériales, et auraient employé *skenos* pour « cadavre », et *skypbos* pour « crâne ». L'argumentation semble sans appel, sans que tous les détails, évidemment, soient prouvés ni prouvables.

Enfin S. Johnston distingue la pseudo-nécromancie littéraire à la haute époque archaïque et la nécromancie réelle, toujours redoutée. À l'inverse des sociétés méso-orientales, les Grecs auraient préféré régler leurs affaires avec les morts, qu'ils redoutaient, par l'entremise de l'oracle divin, médiateur entre mondes, et ayant pouvoir sur les décédés : ainsi 10% des réponses de Delphes sont relatives, au sens large, à des morts à apaiser, honorer ou inhumer. Je souscris volontiers à ces conclusions, mais j'en profite pour ajouter quelques pistes. Le tableau est différent à Dodone : sur 167 lamelles éditées (le quart du corpus pythique, mais quand même représentatif), seules trois sont relatives à la mort (124, 126, 144 Lhôte), dont une seule à la nécromancie. Et si l'on met ensemble toutes les réponses de tous les oracles grecs, on ne trouve guère plus de prophéties à propos des morts. Ceci nous confronte à cet éternel problème, la disparité entre l'image que les Grecs avaient de leur oracle principal et l'activité réelle des sanctuaires. On aurait intérêt aussi à distinguer entre les oracles rendus suite à l'apparition ou la peur des morts, de ceux qui révèlent des torts faits à des morts qui se vengent, mais dont les consultants n'avaient pas idée avant de consulter l'oracle. En ce cas, l'oracle sert de révélateur à la faute inconnue, et ne relève du phénomène de la peur des morts qu'au second degré.

En conclusion, un volume très emballant, dont la diversité des contributions est de bon augure, mais aussi décourageante dans la mesure où on réalise le chemin qui reste à parcourir pour comprendre la divination, cette institution antique fondamentale si longtemps restée en friche.

Pierre Bonnechere
(Université de Montréal)

LHÔTE Éric, *Les lamelles oraculaires de Dodone*, Genève, Droz, 2006. 1 vol. 15 × 22 cm, XV+454 p. (*École pratique des Hautes Études. Sciences historiques et philologiques* III. *Hautes Études du monde gréco-romain*, 36). ISBN : 2-600-01077-7.

En 1967, H.W. Parke écrivait, dans son ouvrage *The oracles of Zeus* (p. 259), « The material found at Dodona in the form of enquiries incised on thin strips of lead is not of a kind which would greatly reward the effort of collecting it into a corpus ». Heureusement pour nous, É. Lhôte (E.L.) n'a pas pris l'auteur au mot et il nous livre un très utile corpus de 167 lamelles oraculaires mises au jour autour du chêne sacré de Zeus. Certes, nous sommes encore loin d'un corpus complet, dans la mesure où E.L. s'est concentré sur les lamelles qui avaient déjà fait l'objet d'une publication antérieure et que les réserves du musée de Jannina recèlent encore des centaines de pièces, dont A.-Ph. Christidis devait assurer la publication. Son décès intervenu au moment où E.L. corrigeait les épreuves du présent ouvrage (p. VIII, n. 1) laisse augurer de difficultés pour la suite du projet, mais on espère que cette belle édition encouragera la poursuite des collaborations engagées pour mettre à la disposition de la communauté scientifique le reste de ces remarquables pièces, tant que leur état de conservation permet encore de les lire.

L'avant-propos de l'ouvrage propose un aperçu de l'histoire de Dodone, dont la brièveté même mène à quelques raccourcis hérités d'une historiographie qui eût mérité une évaluation critique. Les « invasions doriennes » qui commencèrent au XII^e s. et le culte « éminemment chtonien » qui est en contradiction avec la nature céleste de Zeus sont de ceux-là (p. XI et XII). L'introduction qui suit livre une très intéressante histoire du déchiffrement des